



ESPOIR DE RETOUR

A celle que j'ai quittée... à Bel-Eil

Si Dieu refusait à mon âme triste
Cet espoir béni : te revoir un jour,
Je succomberais... Mais mon cœur résiste,
En se promettant un prochain retour.

J'y retournerai, ma sentimentale,
Sous ton clair regard m'enivrer d'amour ;
M'embrasser le cœur, très pure vestale.
Au foyer brillant de ta chaste cour !

Dès en te laissant, j'ai senti la peine
Envahir mon sein et troubler mes yeux :
Ton nom s'exhalait sous ma chaude haleine,
Tu m'échappais toute... ô moi, malheureux !

Lorsque la vapeur loin de ta présence
M'emportait, hélas ! malgré mes regrets
Je disais : Mon Dieu, pitié ! pour l'absence
Donnez le retour... Tout bas, j'espérais !...

Longtemps, dans mes mains la tête appuyée,
Laisant mon esprit errer près de toi,
J'ai refait en rêve un bout de veillée,
De celle où nos cœurs enchaînaient leur foi !

Puis, tout renaissait dedans ma mémoire :
Heures de souffrance, instants d'abandon,
Rêves d'avenir, amoureuse histoire
Que le ciel nous fait en généreux don.

Et je balançais joie et sacrifices,
Angoisses, chagrins et parfait bonheur :
Ce que nous nommons nos cruels supplices,
Ce qui réjouit notre pauvre cœur !

Et j'ai dit : " Merci, bonne Providence :
" Vous nous prodiguez, indignes enfants,
" Vos douces faveurs, en toute abondance ;
" Rendez-nous au moins bien reconnaissants.

" Surtout, veuillez bien, Seigneur bon, permettre
" Que tous deux encore, ensemble, à genoux,
" Au pied de l'autel nous allions promettre
" De s'entre-chérir en vous, et pour vous !

" Des serments derniers laissez ce présage
" Si doux, ô mon Dieu, se renouveler
" Souvent ! Car l'amour qui prie est plus sage :
" Puisse notre amour se le rappeler !

" Dieu, pitié pour moi ! Vous savez, loin d'elle,
" Combien je languis de ne plus la voir...
" Je vis pour l'aimer, elle m'est fidèle,
" Nous sommes à vous : donnez-nous l'espoir...

Si Dieu refusait à mon âme triste
Cet espoir béni : te revoir un jour,
Je succomberais... Mais mon cœur résiste !
En se promettant un prochain retour !...

Fridt Olufsen

LES DEUX LARMES DU COLONEL JACQUEDIS



Avec son front plissé, ses yeux enfoncés, son regard sévère, le colonel Jacquedis avait tout à fait l'aspect d'un homme dur. Et l'apparence n'était pas trompeuse. Vieux soldat sorti des rangs, il avait toujours conservé l'habitude du commandement ; avec lui, rien ne devait broncher, tout devait se faire à l'heure et selon sa volonté, sans quoi, la colère s'emparait du cœur du vieux colonel et l'homme en colère ne se connaît plus !

Quand je vis pour la première fois Jacquedis, il

avait déjà quitté le service militaire : avec l'âge, les infirmités étaient venues et le colonel avait obtenu sa retraite. Il avait quitté l'Afrique et s'était retiré dans une campagne aux environs de T*** : les vieux militaires aiment toujours la campagne. Là donc, retiré du monde, son plus grand plaisir était de cultiver son petit jardin. Il était seul : son fils, un grand garçon de vingt à vingt-cinq ans, était élève de Saint-Cyr ; sa femme était morte : seul un vieux serviteur, resté fidèle à son ancien colonel, vivait avec lui. Jacquedis aimait peu la ville, aussi c'était très rarement qu'il s'aventurait dans les rues de T***. On le voyait passer, l'air grave et sévère, son épaisse moustache grise relevée en croc, tenant à la main une cravache, une vieille cravache qu'il avait rapportée d'Afrique. Les habitants de T*** le regardaient passer et si quelqu'un leur demandait quel était cet homme, ils répondaient invariablement : c'est le colonel.

Je vis donc le colonel Jacquedis dans sa retraite. Quand on me présenta à lui, il était dans son jardin, sans paletot, les manches retroussées, une bêche à la main ; il m'accueillit avec cette franchise qui est le propre d'un vieux soldat. Cet homme, quoique sévère, avait un certain fond de bonté : il me plut, je lui fus sympathique, peu à peu nous fûmes dans l'intimité.

Je plaisantais souvent Jacquedis sur son caractère bizarre, original même ; il me parlait toujours avec le même ton, ne riait jamais et je ne l'avais jamais vu pleurer. Je lui en fis un jour l'observation et lui demandai s'il n'avait jamais ri ni pleuré dans sa vie. Jacquedis me regarda et se tut, puis, baissant les yeux :

— Vous vous trompez, dit-il, j'ai ri, il y a longtemps, mais j'ai ri ; et j'ai pleuré une fois, une seule fois !

En prononçant ces paroles, le colonel était ému, nous nous promenions dans les allées du petit jardin : le colonel ne disait plus rien, tout à coup, comme rappelant ses idées, il répéta à voix basse :

— Oui, j'ai pleuré une fois !

Je ne dis rien, je compris qu'un drame avait dû se passer dans la vie de cet homme, je respectai sa douleur. Mais, tout à son idée, il poursuivit :

— Oh ! c'est une bien triste histoire que je vais vous dire, bien triste, mais j'ai besoin de soulager mon cœur.

Et me faisant asseoir sur un banc, Jacquedis prit place à côté de moi ; il commença ainsi :

" Je n'avais que dix-huit ans quand je m'engageai dans les armées de Charles X. La guerre commençait alors en Algérie, je partis comme simple soldat. A la guerre, l'avancement marche vite, la mort fait des vides dans les cadres, ma fortune fut prompte. J'étais officier quand la paix fut signée : ma garnison resta dans le pays, j'épousai une Algérienne. Nous vivions heureux, le bonheur nous souriait, mon visage n'était pas alors aussi sévère qu'aujourd'hui, nous avions un enfant, un beau garçon. Mais, en Algérie, les révoltes sont fréquentes : j'habitais une agréable maison de campagne aux environs d'Oran, ma garnison était dans cette ville. Un soir, j'étais réuni avec ma famille, au coin du feu, nous causions et les réparties de mon fils étaient cause de bien des sourires, quand tout à coup, un cri traverse l'espace, un cri rauque et strident, un cri sauvage que je crois toujours entendre ! Nous nous regardons étonnés, je saisis mon revolver et j'attends. Une minute ne s'était pas écoulée que notre porte s'ouvre avec fracas, un homme apparaît. C'était un Arabe, sa taille était haute, tout dénotait en lui une force peu ordinaire, il était enveloppé dans son burnous, à sa main brillait un cimeterre. Je le vois, et sans hésiter, je décharge sur lui mon arme, mais l'émotion me fait manquer mon coup ; je ne vis plus rien que le scintillement d'un sabre qui s'abattait sur moi et je tombai baigné dans mon sang.

" Quand je revins à moi, le calme était rétabli au dehors, je jetai un regard autour de moi. Que vis-je ? qui pourra décrire cette scène d'horreur ? Ma femme était là, étendue dans une mare de sang, une blessure horrible lui partageait le crâne, elle ne donnait plus signe de vie ; d'une main crispée elle tenait mon revolver, de l'autre elle serrait contre elle notre unique enfant qui, lui aussi, avait été tué par le barbare. Je vis cette scène, mais je ne pleurai pas ; non, je ne pleurai pas, mais là,

devant le cadavre de mon épouse et celui de mon fils, je jurai de les venger.

" Oh ! je n'avais pas oublié l'horrible figure du meurtrier ; ces yeux féroces, cette bouche au rire sardonique, je les avais continuellement devant moi, je jurai de me venger ! Le carnage s'était étendu sur tous les environs d'Oran, on résolut une vengeance éclatante ; ma blessure étant guérie, je me joignis à mon bataillon envoyé à la poursuite des barbares. Ceux qui nous avaient attaqués étaient des Arabes qui n'avaient d'autre patrie que le désert, d'autre habitation que leur tente. Nous les poursuivîmes longtemps, nous les atteignîmes enfin. L'action s'engagea, elle fut longue et terrible. Nous étions au fort de la mêlée quand tout à coup se dressa devant moi un homme ; d'un coup d'œil je l'eus reconnu : c'était le meurtrier de ma famille ! Il me reconnut aussi, mais nous ne pûmes nous atteindre ; porté par le flot des combattants, je me trouvai bientôt hors de la mêlée, à côté des tentes des Arabes ; l'assassin de ma famille y avait été porté aussi. Il était là, contre une tente, nous nous regardâmes, personne ne nous arrêtait, je m'élançai, nous luttâmes un moment, mais du tranchant de mon sabre, j'abattis sa tête à mes pieds. Je venais de l'immoler, quand du fond de la tente, j'entendis un cri de douleur : une femme échevelée, tenant au bras un enfant, s'élança sur l'Arabe et s'arrachait les cheveux, elle s'écria : " Mon mari ! mon pauvre mari ! " C'était sa femme, la femme du meurtrier de la mienne ! Alors, devant mes yeux se reproduisit une autre scène : je crus voir ma femme couvrant ainsi mon corps, ma fureur ne connut plus de bornes, je la frappai sur le corps de son mari. Elle expirait et je m'apprêtais à immoler aussi l'enfant, quand la pauvre mère, faisant un suprême effort, se traîna à mes pieds et, prenant son fils : " Ayez pitié de lui, " dit-elle.

" Je regardai l'enfant ; il était effrayé par cette scène de carnage, et à travers ses pleurs, il essayait de sourire à sa mère. Je crus revoir mon fils ; il lui ressemblait, il avait le même âge. Cette vue fit tomber ma rage et je compris toute la honte de mon crime ! Je tombai à genoux, je pris l'enfant et levai les yeux au ciel : " Je l'adopte, m'écriai-je, mon Dieu, pardon ! " et des larmes brûlantes sillonnèrent mes joues. Je pleurais, oui, je pleurais pour la première fois !

" J'ai tenu ma promesse : Henri, auquel j'ai donné le nom de mon enfant, me croit toujours son père, je l'ai élevé comme mon fils, j'espère que Dieu me pardonnera ! "

Jacquedis s'était tu, je lui serrai la main et, silencieux, je le quittai.

Depuis ce jour, la guerre de 1870 avait éclaté ; Henri, sorti de l'Ecole militaire combattait pour la France. Jacquedis reçut un jour une lettre : On lui annonçait que son fils était mort sur le champ de bataille après avoir mérité l'étoile des braves.

Le colonel pâlit, deux mots sortirent de sa bouche :

— Mon Dieu, s'écria-t-il, c'est trop... "

Mais, il n'acheva pas, il tomba à genoux, serra ses mains contre sa poitrine, deux larmes tombèrent de ses yeux et d'un voix étouffée, il murmura :

— Pardon !

GEORGES AYMARD.

NOUVELLE

LE CAFÉ GRADOUX

I



Le dimanche après la messe, il est d'habitude, dans mon village, de se rendre chez Gradoux, — le café à la mode, — pour prendre le petit verre d'appétit et s'informer des nouvelles de la semaine.

Je n'ai garde d'y manquer : c'est pour moi toute une heure d'observations curieuses, prises sur le vif, dans la fumée bleuâtre des pipes, et que je m'empresse de vous offrir.